



**FANTASTIQUE**  
Frankenstein à l'étude  
Page F 6



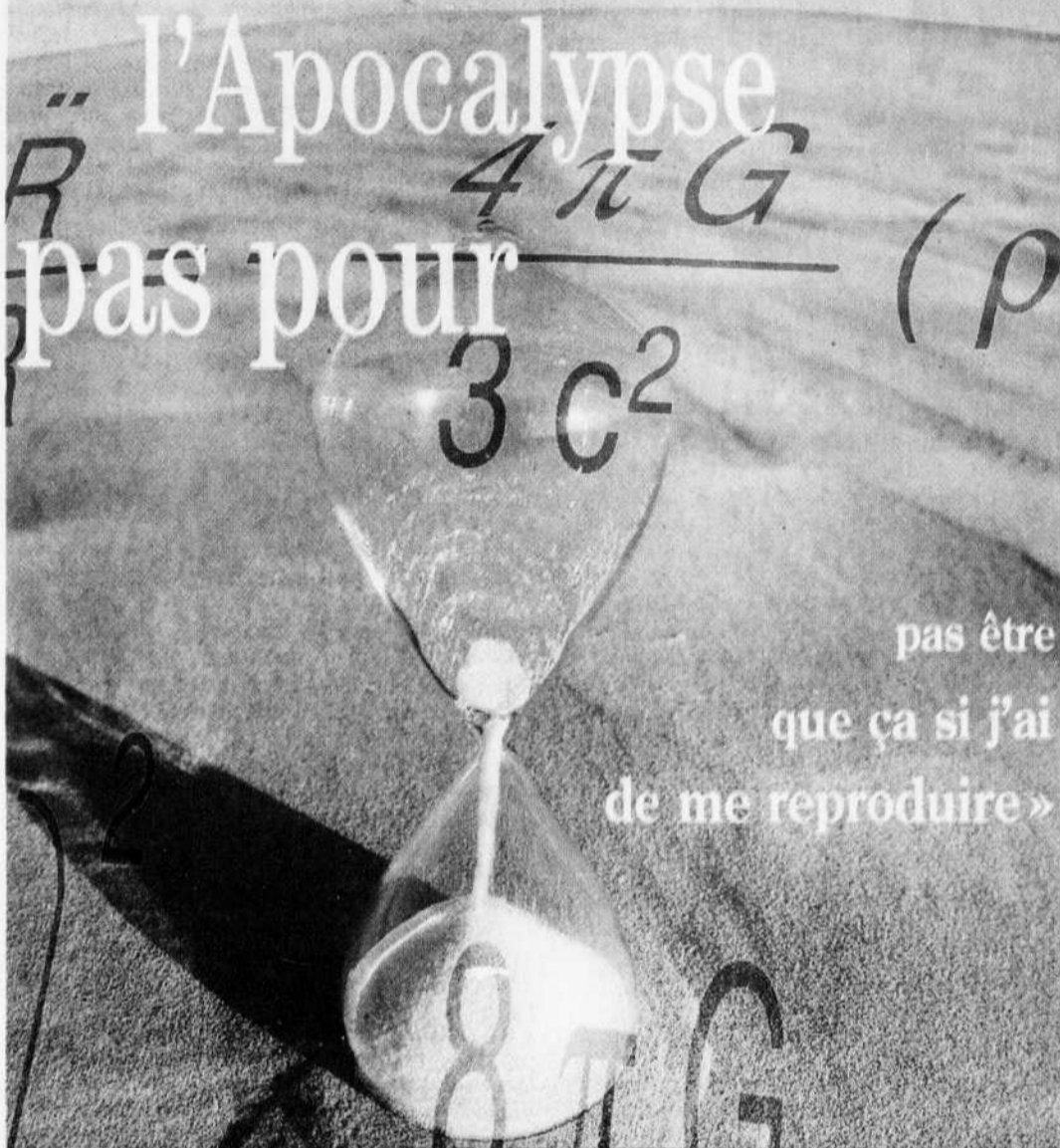
**ESSAI**  
Pierre Falardeau, la liberté  
et rien d'autre  
Page F 8

# LIVRES

Nicolas Dickner:

l'Apocalypse

n'est pas pour  
demain



« Mais je ne dois pas être si pessimiste que ça si j'ai décidé de me reproduire »



« Mais je ne dois pas être si pessimiste que ça si j'ai décidé de me reproduire »

Il dit ne pas avoir la bosse des mathématiques. Pourtant, ses romans foisonnent de mesures. Dans son dernier livre, *Tarmac*, l'un des personnages, celui de Hope Randall, lutte contre la malédiction familiale qui le pousse à prédire la date de la fin du monde.

CAROLINE MONTPETIT

Nicolas Dickner admet que les chiffres le fascinent. Il dit aussi avoir un jour rêvé d'être un scientifique, un biologiste plus particulièrement. Il a également caressé l'idée d'étudier en bibliéconomie, avant que le très grand succès de son premier roman, *Nikolski*, ne confirme tout à fait sa vocation d'écrivain. *Tarmac* est d'ailleurs truffé de cet « humour scientifique » qui caractérise Dickner, et qui lui fait calculer, par exemple, combien il faudrait de citrons dont on tirerait de l'énergie pour avoir un impact semblable à celui de la bombe d'Hiroshima! « Il ne faut pas se fier à la science pour expliquer le monde », lance-t-il.

En entrevue, Nicolas Dickner, qui a aujourd'hui 37 ans, explique que la vision apocalyptique des choses, qui prévaut dans son roman, est tout à fait propre à sa génération. On a cru jusqu'au début des années 90 que la fin du monde surviendrait dans le cadre de la guerre froide qui opposait l'URSS et les États-Unis. *Tarmac* prend d'ailleurs place au moment de la chute du mur de Berlin, en 1989. Au tournant du millénaire, chacun appréhendait le bogue informatique comme étant potentiellement explosif. Aujourd'hui, ce sont les dérèglements climatiques qui donnent à chaque tempête de neige des allures apocalyptiques.

« J'ai vécu dans un monde obsédé par l'apocalypse », écrit-il. Dans la cour de mon école primaire, l'holocauste atomique était un sujet de conversation comme un autre. Entre deux marelles, nous discutions bunker, radiation, plutonium et mégatonnes. Certains d'entre nous, pourtant nuls en mathématiques, pouvaient débiter les moindres statistiques de l'arsenal nucléaire soviétique — et



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

ce savoir bien quantifié rendait nos peurs plus tangibles. Qui recevrait sa part d'ogives soviétiques? Allions-nous mourir rôtis, soufflés ou irradiés? Nous étions la génération d'avant-guerre.»

Pourtant, même si elle survient, cette fin du monde annoncée n'aura vraisemblablement pas des allures aussi tranchées, reconnaît-il aujourd'hui. « De toute façon, il n'y a pas qu'un monde, mais des mondes. Nous vivons dans différents

mondes. La fin de la guerre froide a marqué la fin d'un monde », dit-il.

Au sujet des désordres environnementaux qui planent au-dessus de nos têtes, il est moins optimiste. Certains dégâts infligés à l'environnement ont désormais des impacts impossibles à contrôler, voire à calculer. « Mais je ne dois pas être si pessimiste que ça si j'ai décidé de me reproduire. Je crois que mes enfants ne vivent pas une

période aussi difficile que celle de la peste noire, par exemple », dit-il.

**La mesure de la fin**

Lui-même semble hanté par les possibilités de mesurer ce qui sépare l'être humain de sa fin. Il a par exemple déjà travaillé sur l'ébauche d'un roman qui s'intitulait *L'Echelle de Glasgow*, une unité de mesure qui tente d'évaluer le degré du coma d'un patient. Mais au sujet de ses obsessions, celle de la fin comme celle des mesures, il dit s'efforcer de les doser pour ne pas qu'elles occultent l'histoire de ses romans. « Il faut arriver à embarquer le lecteur dans l'obsession », dit-il.

*Tarmac* a été pour sa part écrit en une vingtaine de mois, après que deux autres ébauches de romans eurent été « mis sur la glace ». On y plonge dans l'univers d'un jeune homme, Michel dit Mickey, dont le père dirige une usine de béton à Rivière-du-Loup, qui se lie avec la jeune Hope, résistant à son destin. Nicolas Dickner y nage en pleine culture du bungalow, qu'il compare à un bunker avec ses sous-sols finis et parfaitement habitables à l'année, téléphone et congélateur compris. Les protagonistes s'y nourrissent de fast-food douteux, en s'abreuvant de télévision, lorsque la maîtresse de maison, la mère de Michel en l'occurrence, ne les somme pas de s'aérer l'esprit autrement.

« C'est le roman que j'ai écrit avec le plus de plaisir », dit celui qui a été bardé de prix pour *Nikolski*. A-t-il été ardu de recommencer à écrire après un tel succès? Pas tant que cela, répond-il, ajoutant que le « stress de la réception » ne le tarade que trois semaines avant la sortie du livre. Il faut dire que le jeune auteur a aussi eu fort à faire avec la naissance de deux enfants depuis la parution de *Nikolski*. « Avoir des enfants m'a sûrement beaucoup plus transformé qu'écrire des livres », dit-il, avant de courir s'occuper de ses petits.

Le Devoir

**TARMAC**

Nicolas Dickner  
Alto  
Québec, 2009, 273 pages

Salon international du livre de Québec 2009

15 au 19 avril  
Centre des congrès de Québec  
www.silq.org

Logos: Québec, Québec, Desjardins, Québec, 106.3, leSoleil

## LIVRES

## LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Petites tranches d'enfer

CHRISTIAN DESMEULES

On l'appelle Hank. Ou «monsieur Hank», c'est selon. Un dur à cuire désabusé, un peu insomniaque, vaguement alcoolique, qui traîne derrière lui, comme une trace d'after shave bon marché, une vague éthique de samouraï. On est un peu chez Jim Jarmusch, un peu chez Manchette, tout est affaire de décor.

Sans l'avoir vu venir, contre toute attente, Hank a le coup de foudre pour Gina, une jeune et très jolie pute qui a l'allure d'une Marilyn Monroe rousse, avec «des formes plantureuses et la peau crème». Et un grain de beauté au-dessus d'un sein, comme «une poussière brune qui roule à sa perte». Une nouvelle venue dans ce quartier paumé d'une grande ville du nord de l'Europe (peut-être en France ou en Belgique, difficile de savoir) et qui tapine pour un certain Bob, dit le Balafre.

Court roman noir d'Emcie Gee, une jeune auteure dans la trentaine qui publie d'ordinaire, sous le nom de Marie-Chantale Gariépy, des romans, des nouvelles et des livres pour la jeunesse, *Gina* nous détaille avec finesse, en plus d'une galerie de personnages en demi-teintes, les faits, les gestes et les variations intérieures de ce protagoniste posé au bord de l'abîme durant quelques semaines. Après l'excellent *Un chien de ma chienne*, de Mandalian, paru plus tôt cette saison à l'enseigne de Michel Vézina, *Gina* est une autre éloquentة démonstration d'écriture et d'appropriation, par



une femme, de la voix et des désirs d'un homme.

A force de tourner autour d'elle comme un corbeau solitaire, Hank finira par trouver les arguments pour convaincre la belle de lui consacrer une nuit. Une seule. Une nuit où cette imprévisible histoire d'amour trouvera, d'une certaine façon, son dénouement inévitable.

Gina est-elle la fille en fugue de son patron? Et Hank? Flic? Voyou? Une autre victime du désir et de l'intime terreur des hommes? «Je suis une virgule. Nous sommes des virgules. Nous vivons dans les ratures du monde.» *Gina* est une noire histoire de désir fulgurant. Et de son envers parfait: la perte, la souffrance à petit feu, la folie et la destruction.

Collaborateur du Devoir

GINA

Emcie Gee  
Coups de tête  
Montréal, 2009, 100 pages

## La vie est une tartine

Le premier roman de Diane Labrecque force trop sur le pathos

À travers le récit au «je» de la vie brisée d'une femme au milieu de la quarantaine, le premier roman de Diane Labrecque, *Raphaëlle en miettes*, nous offre un condensé de tragédies hors de l'ordinaire, de secrets enfouis et de grandes noirceurs.

CHRISTIAN DESMEULES

Raphaëlle, une quinzaine d'années après l'avoir abandonnée à sa belle-mère, décide d'écrire à sa fille adolescente qui souhaite la revoir. Elle est ou était prof de littérature au cégep — le roman, de ce côté-là, n'est pas trop clair, le personnage paraît vivre en dehors d'une certaine réalité et ne semble jamais vraiment travailler. À cette enfant qu'elle ne connaît pas, elle raconte tout en désordre: son cauche-

mar, ses trahisons, sa fuite dans l'alcool, son errance.

Elle raconte surtout ce qui s'est passé après un grave accident d'auto qui, le jour où elle a accouché, a rendu invalide l'homme qui partageait sa vie. Incapable de s'attacher à l'enfant qui vient de naître, entièrement occupée à sauver l'homme qu'elle aime, Raphaëlle en arrive peu à peu à se détacher d'elle-même. Hantée depuis par «le geste inacceptable de Louis», qui se suicida un an plus tard, la femme dérive.

Et ni sa sœur ni le mari de

sa sœur, pas plus que sa propre fille qu'elle abandonne, on l'a dit, ne seront épargnés par sa «révolte inutile». Quelques années plus tard, elle apprend que son père est encore vivant, qu'il se meurt d'un cancer dans une chambre d'hôpital de Sept-Îles. Elle saute dans le premier car, plonge dans ses souvenirs, ajoute quelques morceaux au casse-tête de son existence. Elle ajoute aussi une «nouvelle déchirure» à sa vie.

«Je hais cette vie injuste et cruelle que personne n'arrivera jamais à comprendre ou à expliquer. Je voudrais déchirer le voile de la réalité. Voir une fois pour toutes ce qui se cache derrière», confie l'héroïne malheureuse de *Raphaëlle en miettes*.

Mal servie par une chronologie flottante, cette descende

aux enfers au féminin prend la forme d'une histoire un peu emberlificotée, sans véritable dénouement, à laquelle on adhère difficilement. Entre pleurnichage, malheur rocambolique et mal de vivre confus, on a le sentiment que Diane Labrecque force trop — ou mal — sur la dose du pathos qu'elle injecte à la confession de cette protagoniste «en miettes» dont le destin, malgré tous les efforts qu'elle semble déployer pour l'incarner, n'arrive pas vraiment à faire sens et à nous émouvoir.

Collaborateur du Devoir

RAPHAËLLE EN MIETTES

Diane Labrecque  
Hurtubise HMH  
Montréal, 2009, 192 pages

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

## La fille perdue

CHRISTIAN DESMEULES

Le désespoir est un peu son fonds de commerce. L'auteur de *Passes noires* (Les Allusifs, 2005), qui déclinait sur un mode plutôt esthétique la condition misérable d'une jeune réfugiée africaine forcée de se prostituer en Sicile, tourne cette fois son regard vers le continent africain. Celui de la maladie, de la détresse endémique, de la beauté oubliée, des enfants soldats accrochés aux «promesses de

paradis» d'un continent à la dérive.

À travers l'histoire d'Henriette, une jeune prostituée ougandaise bouleversée par la disparition soudaine de sa fille. *Conte du bidonville*, le troisième roman de Calaciura, nous plonge dans le quotidien infra ordinaire des laissés-pour-compte. Pour cette femme aux espoirs simples et vacillants, orpheline depuis trop longtemps, la vie n'aura été qu'une suite d'abus et d'injustices, où la liberté ne semble avoir joué aucun rôle: «Le jour de ses douze ans, la grand-mère lui avait souhaité

«Habby birthday», lui avait offert une robe de mariée avec des hibiscus rouges, et lui avait fait enlever sa petite culotte.»

La vie d'Henriette est une noyade permanente dans un marécage insalubre. Descendre tout au fond est simplement inimaginable: apprendre qu'on est atteint d'une maladie incurable, voir sa fille disparaître, tout perdre lorsqu'on n'a rien. «Impossible d'aller au-delà de ce récit», écrit Calaciura. Au-delà, il n'y a que le fond de la vérité, la solitude des malades du sida qui attendent dans les baraques aux limites du bidonville,

l'urgence de survivre encore malgré la douceur de l'évanouissement, la fatigue de la nuit qui est identique à la pesanteur du jour.»

Une fable à la beauté sombre, qui balance de manière troublante entre le réalisme et la poésie.

Collaborateur du Devoir

CONTE DU BIDONVILLE

Giosuè Calaciura  
Traduit de l'italien  
par Lise Chapuis  
Les Allusifs  
Montréal, 2009, 110 pages

## Réponses à des questions bizarres

Prenez des pages blanches, gravez-y des anecdotes sur des sujets aussi variés que bizarres. Parsemez-y un peu d'humour et d'autodérision et vous trouverez la *Nouvelle Encyclopédie du savoir relatif absolu* de Bernard Weber, qui paraît chez Albin Michel.

Sous des allures de grimoire moyenâgeux, l'ouvrage livre autant des recettes de gâteau au chocolat que des articles sur l'autolimitation des puces ou sur la sexualité des punaises de lit.

Pas étonnant qu'on trouve autant d'insectes dans le livre d'un auteur qui a beaucoup écrit sur les fourmis. On peut

également y lire, entre autres choses, des articles sur le chamanisme, sur les jeux de cartes ou sur la violence. Bref, des réponses à «toutes les questions étranges que vous ne vous êtes peut-être jamais posées», comme le promet la couverture.

Né en 1961, Bernard Weber s'est surtout rendu célèbre avec sa *Trilogie des fourmis*. Il a cependant signé de nombreux autres romans, dont le *Cycle des anges* et la *Trilogie du cycle des dieux*, où l'on retrouve à la fois de la mythologie, de la science-fiction, de la biologie et de la futurologie.

Le Devoir



## EN BREF

## Prix Alibis à David Sionnière

C'est David Sionnière qui a remporté le prix Alibis pour sa nouvelle *Summit Circle*. La récompense a été remise dans le cadre du Salon international de Québec. Le lauréat recevra une bourse de 1000 \$ et sera invité à assister au Salon du polar de Montigny-les-Cormeilles, Richard Sainte-Marie, avec *Histoire(s)*, a pour sa part reçu un prix spécial du jury. Il recevra 250 \$, comme Sébastien Aubry, également remarqué du jury pour *Nous sommes du même sang*. — Le Devoir

Réédition d'*Ainsi parla l'oncle*

Les Éditions Mémoire d'encrier proposent une réédition d'*Ainsi parla l'oncle*, de Jean Price-Mars, premier manifeste de la condition noire, paru pour la première fois en 1928. Ce livre influença profondément Léopold Sédar Senghor. Jean Price-Mars est considéré comme le principal maître à penser de l'Haïti du XX<sup>e</sup> siècle. *Ainsi parla l'oncle* a été écrit durant l'occupation américaine d'Haïti, entre 1915 et 1934. On y procède, dit-on, «à une analyse systématique de la

culture des masses haïtiennes».

L'édition de Mémoire d'encrier est suivie d'un collectif de textes qui analysent «les incidences et les résonances» d'*Ainsi parla l'oncle* dans le monde entier. On pourra notamment y lire des textes de Maryse Condé, de Dany Laferrière, de Raphaël Confiant, de Jean Morisset et de Joël Des Rosiers. — Le Devoir



Noël Des Rosiers

Mille et un lieux...  
Voyagez!

Christine Brouillet et  
Stéphane Dompierre  
Porte-parole

14<sup>e</sup> Journée  
mondiale  
du livre  
et du  
droit  
d'auteur  
23 avril 2009

Le 23 avril, forum en ligne, exprimez-vous sur le droit d'auteur  
ou posez vos questions à des professionnels :  
[www.jmla.qc.ca](http://www.jmla.qc.ca)

Des centaines d'activités gratuites grâce à la participation  
de 18 organismes du milieu du livre

Patrimoine canadien Canadian Heritage Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts métro ÉDITIONS L'ASPHALTE

À l'occasion de la 14<sup>e</sup> Journée mondiale du livre  
et du droit d'auteur

Rencontre avec Monique Proulx,  
romancière, nouvelliste et scénariste  
Animation : Yvon Rivard, auteur et scénariste

Jeudi 23 avril 19 h 30

Beaucoup plus qu'une librairie!  
Salle de conférences et café-resto  
2661 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585  
Contribution suggérée de 5\$  
Avec le soutien de la Sodec SODEC Québec

## LITTÉRATURE

## La vie devant soi

Merveilleuse conteuse, Janik Tremblay vient de faire paraître *Le bonheur est assis sur un banc et il attend*, son troisième roman. Il s'agit d'un vrai bon roman populaire, accessible, vivant, qu'on ne s'étonnerait pas de voir un jour adapté pour le petit écran.



DANIELLE LAURIN

Un immeuble à logements. Avec des locataires en tous genres. Qu'on voit vivre au jour le jour: chacun ses drames, ses peines, sa façon de tenir bon. L'idée n'est pas nouvelle, d'accord.

Rien de neuf non plus dans le fait de montrer que des êtres meurtris peuvent se venir en aide, se serrer les coudes. Au risque de tomber dans les bons sentiments, la mièvrerie.

On pourrait craindre le pire. Du genre: un *remake* québécois d'*Ensemble, c'est tout*, mais édulcoré, vidé de son jus, de sa magie, privé de la prose jouissive d'Anna Gavlada.

Surprise! Quelque chose d'autre nous attend au tournant. Quelque chose comme une tragédie. Une double tragédie, en fait. Une sous-jacente à cette histoire à tiroirs qui se joue devant nos yeux. Et l'autre qui va nous tomber dessus au fil du récit, sans crier gare.

Merveilleuse conteuse, Janik Tremblay signe ici son troisième roman. Cette façon de lier les événements entre eux, de les faire débouler comme dans un jeu de dominos. Et cette touche, toute particulière, ce doigté pour fouiller l'âme de ses personnages sans avoir l'air d'y aller.

On se tient là, au bord du précipice, à la limite du pathos, à la limite du vraisemblable, aussi, parfois, et puis, non, ça ne foire pas, ça se tient, ça nous tient. Redoutable efficacité d'une écriture sobre, rythmée, qui s'efface au profit de l'histoire racontée.

Cette histoire, donc, elle commence seize ans avant le début du roman. Le 6 décembre 1989, précisément. Avec la tragédie de Polytechnique.

Ce jour-là, un jeune homme, Vincent, un étudiant, était là, dans la classe. Quand le tueur fou a fait sortir les garçons et a tiré sur les filles. Vincent ne s'est pas pardonné. Pas pardonné d'avoir fui. Pas pardonné sa lâcheté.

Trois ans plus tard, Vincent s'est tué. Ses parents, anéantis, vous imaginez. Encore aujourd'hui, treize ans plus tard. C'est ici que ça commence. Dans le quotidien des proches de Vincent, mort depuis 13 ans.

La mère se dit ceci: que si elle cesse de penser à son fils, il mourra vraiment. Et ceci: «*si Vincent était mort à la guerre, il serait admiré comme un héros*». Et encore ceci: «*S'il était mort en héros, ils pourraient regarder la photo de leur fils avec fierté*».

Le père, lui, s'est enfermé dans le mutisme. Et s'est jeté dans la rénovation d'un vieil immeuble. Un vieil immeuble à logements du Plateau, acquis avec son fils. Ils devaient le rénover ensemble, père et fils.

Nous y voilà. Avec les locataires. Dont un certain Emile. Meilleur ami de Vincent. Lui aussi présent lors de la tuerie. Et qui s'en veut tout autant de n'avoir pas réagi en héros. Qui s'en veut, en plus, de n'avoir pas vu venir le suicide de son ami.

Autour, il y a la sœur d'Emile, aussi. Et tous les autres, pas directement touchés par la mort de Vincent, mais sensibles à la douleur des parents, des proches.

Il y a une vieille dame qui a perdu son chat, un couple en déroute, un homme devenu dépressif et alcoolique depuis que sa femme l'a largué... sans oublier les proprios du dépanneur du quartier, des Vietnamiens établis au Québec depuis 30 ans. Et le chauffeur de taxi haïtien.

Ce n'est pas tout. Il y a les amis, les amis des amis, les amoureux et amoureuses, aussi. Ça fait beaucoup, oui. Beaucoup de personnages. On s'y perd un peu, au début surtout. Mais on finit par s'attacher à eux, on veut en savoir plus sur leur vie.

On les surprend dans leur intimité, on les suit dans la rue, au resto. Et au dépanneur. Où va se produire une nouvelle tragédie, comme on en voit certains soirs à la télé.

Ainsi, tous ces gens qu'on aura apprivoisés, dont on aura partagé le quotidien, les angoisses



Janik Tremblay est une merveilleuse conteuse.

SOURCE GROUPE LIBREX

et les rêves, seront d'une quelconque façon happés par ce que les médias rapportent comme un simple fait divers.

Pourquoi? Pourquoi eux? Pourquoi cette tragédie leur est-elle tombée dessus? C'était inattendu, imprévisible. Ça n'arrive qu'aux autres, croit-on le plus souvent. Quel rôle joue le hasard finalement?

S'il n'y avait pas eu une fête ce jour-là... Si on n'avait pas eu besoin de quelque chose au dépanneur à ce moment-là... Si on avait attendu une heure de plus, ou si on s'était décidé une heure avant. Si, si, si...

Du jour au lendemain, tout peut voler en éclats. Tous les projets. Du jour au lendemain, l'autre n'est plus là. On fait quoi? Comment? Comment ils font, les autres, pour faire leur deuil, pour recommencer à vivre?

Pendant ce temps, certains s'aiment, se pren-

nent dans leurs bras, rient, font des projets, boivent du champagne, écoutent de la musique. Pendant ce temps, la vie continue, la vie bat.

*Le bonheur est assis sur un banc et il attend*, c'est tout ça en même temps. C'est: si on ne profite pas de la vie maintenant, ce sera pour quand? C'est simple, au fond. Trop simple, peut-être.

Mais ça donne un vrai bon roman, un vrai bon roman populaire, accessible, vivant, qu'on ne s'étonnerait pas de voir un jour adapté à la télé.

## LE BONHEUR EST ASSIS SUR UN BANC ET IL ATTEND

Janik Tremblay

Stanké

Montréal, 2009, 216 pages

## LITTÉRATURE JEUNESSE

## Les aventures de Basile, apprenti magicien

Un recueil qui s'adresse aux jeunes lecteurs qui veulent lire comme des grands

ANNE MICHAUD

Lorsque Basile n'est pas content, il se passe de drôles de choses: d'abord, ses cheveux deviennent raides comme des baguettes et se dressent sur sa tête, ses yeux s'écarquillent et son petit nez en trompette bouge de droite à gauche puis de gauche à droite. Puis la Terre s'arrête de tourner et il se produit un événement bizarre: un jour, la maison tremble; un autre jour, le feu prend dans les rideaux; un autre jour encore, le poulet du souper se lève dans son plat et se met à crier: «*Cocoricó!*». Se pourrait-il que Basile ait des pouvoirs magiques? C'est ce que sa grand-mère soupçonne et qui sera confirmé par un séjour du garçon chez la cousine Henriette, qui est un peu fée sur les bords...

C'est ainsi que débute les histoires de Basile créées par Minne, de son véritable nom Véronique M. LeNormand. Publiées en France dans les années 90, elles avaient d'abord été testées et éprouvées auprès des jeunes membres de la tribu Pennacchioni, du nom véritable du mari de l'écrivaine, Daniel Pennac. De toute évidence, les deux époux ont l'imagination aussi fertile l'un que l'autre: le petit monde de Basile est aussi fantaisiste



que celui de la tribu Malaussène!

*Cinq histoires de Basile* est un recueil qui s'adresse aux jeunes lecteurs qui veulent lire comme des grands, c'est-à-dire qui aiment les livres qui contiennent beaucoup de mots et peu d'images. Les illustrations de Natali Fortier n'en sont pas moins très réussies: dessinées au crayon, avec un petit côté brouillon (comme si elles n'étaient pas tout à fait terminées), elles sont amusantes et aussi peu sérieuses que les histoires qu'elles illustrent. En hommage à la comtesse de Ségur, qu'elle a beaucoup fréquentée dans son enfance, Minne a choisi de présenter les dialogues

sous forme théâtrale, une forme aujourd'hui désuète mais qui nous ramène à l'époque où *Les Malheurs de Sophie* faisaient notre bonheur. Espérons que les histoires de Basile feront celui des enfants d'aujourd'hui!

Collaboratrice du Devoir

## CINQ HISTOIRES DE BASILE

Texte de Minne  
Illustrations de Natali Fortier  
Les 400 Coups  
Montréal, 2009, 300 pages  
(7 ans et plus)

*L'instant même*  
FÉLICITE  
GUILLAUME CORBEIL  
LAURÉAT DU  
PRIX ADRIENNE-CHOQUETTE  
DE LA NOUVELLE 2009



photo: Jean-Martin Laroie



L'art de la fugue, 147 pages, 20 \$

## ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebec Media

## PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 7 au 13 avril 2009

## ROMAN

1	MÉMOIRES D'UN QUARTIER T. 3 L. Tremblay-D'essiembre (Guy Saint-Jean)
2	A.N.G.E. T. 5 Anne Robillard (Michel Brûlé)
3	CHRONIQUES D'UNE MÈRE INDIGNE T. 2 Caroline Allard (Septentrion)
4	LE LISEUR Bernhard Schlink (Gallimard)
5	LES LETTRES DU MERCREDI Jason F. Wright (City)
6	LE SUMO QUI NE POUVAIT PAS GROSSIR Eric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
7	MILLENNIUM T. 1, T. 2 et T. 3 Stieg Larsson (Actes Sud)
8	L'ANGLAIS N'EST PAS UNE LANGUE... Jacques Poulin (Leméac)
9	LES PILIERS DE LA TERRE Ken Follett (Livres De Poche)
10	LE SHACK W. Paul Young (Le Jour)

## OUVRAGE GÉNÉRAL

1	PAUL À QUÉBEC Michel Rabagliati (Pastèque)
2	TELLE MÈRE, QUELLE FILLE! S. Thibaut / M. Larouche-Thibaut (de l'Homme)
3	RENÉ ANGLÈS: LE MAÎTRE DU JEU Georges-Hébert Germain (Libre Expression)
4	LES DÉLICES DE JEAN CHEN Jean Chen (Académie Culinaire du Qc)
5	LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
6	KILO CARDIO Isabelle Huc (de l'Homme)
7	RAPIDO-PRESTO Genevieve O'Gorman (La Semaine)
8	ANIMAL'Z Enki Bilal (Casterman)
9	L'ENVERS DE MA VIE M.-C. Toupin / M. Gervais (Un Monde Différent)
10	LES 7 ÉTAPES DU LÂCHER-PRISE Colette Portelance (Du Cram)

## JEUNESSE

1	FASCINATION T. 2: TENTATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)
2	ERAGON T. 3: BRISINGR Christopher Paolini (Bayard-Jeunesse)
3	LE GUIDE OFFICIEL DU FILM TWILIGHT Mark Cotta Vaz (Hachette Jeunesse)
4	TRAPÈZE AMOUR ET JONGLERIE Emilie Rivard (Boomerang)
5	VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)
6	LES CHRONIQUES DU JEUNE HOUDINI T. 1 Denis Ramsay (Réunis)
7	JOURNAL D'UN VAMPIRE Lisa Jane Smith (Hachette Jeunesse)
8	LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Geronimo Stilton (Albin Michel)
9	SIORAH T. 1: LES HÉRITIÈRES Line Bordeleau (Québec Amérique)
10	L'ŒUF DU SERPENT T. 1 Fitzgerald McCurdy (ADA)

## ANGLOPHONE

1	ECLIPSE Stephanie Meyer (Little Brown & Co)
2	TWILIGHT: DIRECTOR'S NOTEBOOK Catherine Hardwicke (Little Brown & Co)
3	WATCHMEN Alan Moore / Dave Gibbons (H. B. Fenn)
4	MARKED V. 1 P. C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
5	TWILIGHT: THE COMPLETE... Mark Cotta Vaz (Little Brown & Co)
6	DREAMS FROM MY FATHER: A STORY... Barack Obama (Three Rivers)
7	DEVIL BONES Kathy Reichs (Pocket)
8	PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
9	ANGELS & DEMONS: MOVIE TIE-IN Dan Brown (Pocket)
10	ALWAYS LOOKING UP Michael J. Fox (Hyperion)

Consultez notre circulaire!

Place  
au  
*Classique*

## LIBRAIRIE BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ Littérature
- ~ et de collections
- ~ Philosophie
- ~ Canadiana
- ~ Sciences humaines
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Service de presse
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ BD, livres jeunesse

Achetez à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848  
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)  
bonheurdooccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,  
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

LITTÉRATURE

Le dinosaure et les académies des lettres moulées



LOUIS HAMELIN

On parle tellement de la mort du livre en ce moment que les chances de Maurice Druon de lui survivre semblaient, hier encore, excellentes. Eh non. Comment devient-on Immortel? J'ai grappillé ceci sur Internet: «En fait, entrer à l'Académie, c'est aussi simple que cela: on pose sa candidature, ça vote, et quelque temps après, on est élu.» Ça donne presque envie d'essayer. J'écoutais, dimanche après-midi, un Français expliquer à Lorraine Pintal comment François Weyergans, lui, s'y était pris. Si j'ai bien compris, il a repêché, dans le passé de chacun des Quarante, un ouvrage pour lequel il a rédigé, de quelle plume critique acérée, on ne peut que tenter de le deviner, un commentaire, glose, exégèse, etc. Et comme l'expression «léchage de bottes» n'existe pas dans le dictionnaire radio-canadien, madame Pintal s'est contentée, en ondes, de suavement murmurer: «Il a fait ce qu'il fallait...» Bref, jour de distribution de pommade, quai Conti, et voici Weyergans sous l'uniforme.

Mais l'Académie mène à tout à condition d'en sortir et c'est pareil avec la mort de Druon. Moi, elle m'a ramené au journal de Monterroso: 239 pages de notations brèves, environ 180 entrées, couvrant l'année 1984, plus la fin de la précédente et les premiers mois de la suivante. Je cherchais ce passage dans lequel Monterroso décrit une séance de l'Académie mexicaine à laquelle il a assisté. Ah, voici. 27 octobre. À Barcelone avec Sabato. Non, ça, c'est en Espagne, à l'Académie des Belles Lettres. Je remarque que Monterroso fréquente décidément beaucoup les académies. Devant celle du Mexique, il lui venait une pensée émue à l'idée de tous ces vaillants bagarreurs de la virgule, dont pas mal de copains ou connaissances à lui, qui passent une partie de leur existence penchés sur cette chose incroyable: une

langue, l'outil quotidien et l'histoire vivante. Que dirait Monterroso des Druon et d'Ormesson de ce monde? Comment dit-on «Passe-moi la pommade» en espagnol? Ce diable de petit homme m'oblige à remettre en question mon rapport à l'Académie.

Autre petit pope

Dans ma langue, je suis devant les Immortels comme le croyant sincère et progressiste devant les pompes et les idioties du Vatican. Conscient de l'utilité de l'institution, certes, voire de sa sclérose même, puisque la moitié du plaisir que nous prenons à la liberté se trouve dans le doigt d'honneur que nos écarts brandissent au nez de ces pathétiques bouffissures normatives du pouvoir. Dans ce monde des langues qui possède ses propres papes, cardinaux et camerlingues, Monterroso est comme un petit pope itinérant perdu dans son soliloque, le carnet à la main, avec ce drôle de sourire, plus rusé que sage, qui laisse croire qu'il essaie, sur la photo de la couverture, d'imiter le dalai-lama, mais qui vient plus sûrement de ses ancêtres mayas. Monterroso, vous savez, est cet écrivain en qui Calvino a salué l'auteur d'une des plus fantastiques «short short» (histoires brévisssimes) jamais écrites: «Le matin, quand il se réveille, le dinosaure était encore là.» Mais ce nouveau livre en contient une qui me semble encore plus appropriée à notre époque: «Raconter l'histoire du jour où la fin du monde a été ajournée pour cause de mauvais temps.»

De cette tendance à faire court, et de plus en plus court, jusqu'à l'effacement, à la disparition idéale non pas tant du texte lui-même que de l'auteur dans le lecteur, il dit: «[...] si je comprends très bien le plaisir de la lecture, je n'arrive pas encore à saisir clairement qu'on puisse en tirer de l'écriture.» En somme, chacun sa manière de combattre l'actuelle poussée inflationniste (le sursaut agonique?) du monde de l'édition: «Alors tu te consacres à l'écriture de ton journal dont tu publies des fragments, comme un homme sur une petite île déserte accroche sa chemise au seul et unique palmier. (Avec la peur que quelqu'un la découvre, il faut bien le dire.)»

L'île déserte, Monterroso en est encore loin. Poètes qui débarquent, collègues croisés à des conférences, des lancements, dans des avions, des



Maurice Druon photographié en 2007

restaurants... Le livre regorge littéralement de noms d'écrivains, les vivants, les morts. Ils sont partout! Et l'amour des mondanités de ce drôle de timide, son consentement réticent au tourbillon de la vie littéraire n'ont apparemment d'égaux que sa curiosité et son érudition. On le lit et on se dit que, si le livre se meurt, en tout cas il fait vivre bien du monde. Et me voici de nouveau en train de chercher, dans les pages de celui-ci, hérissées de post-it mauves, bleus et jaunes, un passage où il parle de la «mort du livre». Mais rien à faire. Comme si la mort du livre elle-même était portée disparue dans le livre du petit homme... Quant à cette académie mexicaine, toujours pas de nouvelles. Aurais-je enfin découvert le bouquin auto-effaçable?

Je dois manquer de sommeil. Hier, j'ai vu une merveilleuse pièce intitulée *Les Immondes*, encore plus économe de mots que les histoires d'Augusto Monterroso, et dans laquelle une jeune femme s'avance au bord de la scène et dit: «Appelons les mots par les mots.» Et elle croit caricaturer un dis-

cours politique alors que, en fait, elle exprime très précisément ce qu'est la littérature. Le matin, quand il se réveille, l'écrivain était encore là. Il s'habilla, embrassa sa blonde et sortit dans la rue, à l'heure des écoliers, des écolières en uniforme, cuisses nues au-dessus du bas de laine grise, choses réelles. Je mâche des croustilles au plantain dans le petit matin pendant que le Stade olympique veut m'écraser. Direction la campagne, à l'envers du trafic, pas vraiment un gros changement. Et ceci est ma journée au bureau.

hamelin3chouette@yahoo.ca

LA LETTRE, FRAGMENTS D'UN JOURNAL

Augusto Monterroso  
Traduit de l'espagnol par Christine Monot  
Les Éditions Passage du Nord-Ouest  
Albi, 2009, 246 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Sous le masque

CHRISTIAN DESMEULES

En 1942, dans la chaleur écrasante de l'été sicilien, un médecin québécois, officier du 12<sup>e</sup> Régiment blindé de Trois-Rivières de l'armée canadienne, reçoit en cadeau un étrange masque étrusque après avoir sauvé la vie d'une jeune femme gravement blessée sous un bombardement.

Issu selon toutes les apparences de cette riche et un peu mythique civilisation de l'Antiquité qui vivait au centre de la péninsule italienne, «enveloppé dans un vieux morceau de toile», le masque qui est au centre du cinquième livre de fiction (et

son deuxième roman après *Le Siège du Maure*) de Louis Jolicœur devient, on s'en doute, un cadeau à double tranchant.

Alors que tous lui conseillent de remettre le précieux objet aux autorités italiennes, l'homme s'entête à le conserver. Cadeau empoisonné? Artefact maléfique? Parti à la guerre «sans mémoire», le cœur léger, voyageur sans bagages qui ne souhaite s'attacher ni aux objets ni aux gens, Eugène n'en demeure pas moins sensible à la beauté, celle qui «nous tire vers le haut».

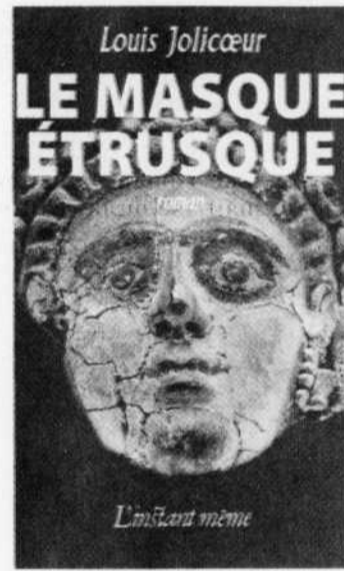
Rapidement toutefois, Louis Jolicœur perd de vue l'état d'esprit de ce personnage auquel on avait réussi à s'attacher. Le

roman bifurque, les villes se succèdent (Naples, Rome, Paris, Florence ou Québec), les époques accélèrent, les chapitres raccourcissent, les personnages disparaissent aussi vite qu'ils étaient apparus. Et *Le Masque étrusque* se transforme, de façon moins convaincante, en roman policier éclair et en enquête généalogique. Seul le masque demeure, qui n'a peut-être pas la valeur qu'on avait voulu lui prêter.

Collaborateur du Devoir

LE MASQUE ÉTRUSQUE

Louis Jolicœur  
L'Instant même  
Québec, 2009, 174 pages



POÉSIE

July Giguère, sous haute surveillance

HUGUES CORRIVEAU

Les personnages de July Giguère, dans *Rouge - presque noire*, frôlent le désastre d'être, d'être regardés et tués par ce regard même. Au détour des textes surgissent des scènes à peine supportables, comme celle de la vieille femme maltraitée par celle qui la veut nue devant elle, ou celle de l'enfant que le père oblige à tuer son chien en lui mettant un tuyau d'arrosage dans la gueule. Force tranquille, assumée jusqu'à l'os des mots, tellement qu'on en reste bouche bée, conscient du talent de cette jeune auteure

qui nous offre ce premier livre avec assurance.

Que la voix de Marguerite Duras vienne ici ou là accompagner la voix de la poète, on ne saurait le lui reprocher, car jamais cette dernière n'inféode son écriture à la manière exacte de celle qu'elle dit elle-même admirer.

«Ce sont des personnages hantés, jusque dans leur corps, par une histoire dont ils distinguent à peine les contours», nous confie l'auteure. «Je pense que c'est une femme sans enfants: elle vient ici avec un livre et ses mains retombent sur la table avec la grâce des ailes des oi-

seaux morts, ses mains silencieuses, qui ont dû tremper dans les cheveux des hommes, le sang des marges, aux doigts froissant les pages...»

L'écriture de July Giguère vogue entre vers libres ou en prose, et le récit poétique.

Les textes vont du «je», au «tu», au «vous» et font appel autant au réalisme qu'à l'éclatement surréaliste. Ainsi en est-il de ces deux enfants: «deux visages silencieux derrière une vitre [...] leurs yeux cherchent des portes dissimulées dans l'espace.» Cette solitude égarée est le lot de tous les êtres de ce recueil écrit sans point ni majuscule, comme s'il fallait que le souffle rattrape le souffle

pour que ne meure pas, en-gluee dans la claustrophobie, une dernière espérance. *Rouge - presque noire*, voilà ce que serait la vie au moment de l'amour, des petits massacres quotidiens, des désirs inassouvis, passant sous l'œil désirant des autres. Ce premier livre n'est que le premier mot d'une œuvre dont on est assuré qu'elle sera importante.

Collaborateur du Devoir

ROUGE - PRESQUE NOIRE

July Giguère  
L'Hexagone, coll. «Écritures»  
Montréal, 2009, 80 pages

LA PETITE CHRONIQUE

En guise de bilans

Peu de choses au fond rapprochent Bernard Pingaud et Marcel Conche si ce n'est d'être tous les deux des octogénaires. Que le premier publie ses mémoires et que le second, dans son journal, évoque son expérience n'a donc rien de surprenant. Ils sont à l'âge des bilans.

Dans *Une tâche sans fin*, Bernard Pingaud fait état de son itinéraire intellectuel. Romancier de qualité — *L'Amour triste* en est une preuve —, il a été mêlé à bon nombre de mouvements qui ont agité la vie politique et culturelle française. À peine sorti de l'adolescence, il a des sympathies fascisantes qu'il abandonne très tôt pour des cieux moins gênants. La guerre d'Algérie lui ouvre les yeux, il sera sartrien avec *Les Temps modernes*, lorgnera du côté de *Tel Quel*, sera actif pendant Mai 68, sera communiste puis socialiste, sera vaguement diplomate sous Mitterrand.

S'il est présent un peu partout, c'est la plupart du temps comme artisan de l'ombre. Ce n'est pas lui que l'on trouve aux premières lignes. Il a rapidement cru, et il croit toujours, qu'on peut «changer la vie», ainsi qu'il le rappelle en quatrième de couverture.

Animé par cette conviction, il affirme: «Sans doute n'ai-je pas la même foi inébranlable en la littérature. La considérant tour à tour comme la seule chose importante et la plus utile, je suis condamné... à de perpétuelles allées et venues entre la littérature et la vie.» Est-ce à cause de cette ambivalence avouée que ces mémoires, qui nous convient à un tour d'horizon à peu près complet de la vie intellectuelle de la deuxième moitié du vingtième siècle, tout passionnants qu'ils sont, apparaissent parfois un peu bavards. Il leur manquerait une certaine rigueur. Comme si le mémorialiste avait apporté plus de soin dans la relation des faits que dans les leçons qu'il a tirées de son expérience.

Un penseur original

N'eût été un entretien accordé au *Magazine littéraire*, je n'aurais probablement pas lu Marcel Conche. Cet agrégé de philosophie, universitaire de renom, spécialiste de Montaigne, en est au troisième tome de son *Journal étrange*. A cause de ma formation fort lacunaire en philosophie, je n'ai ouvert ce livre

qu'avec l'assurance d'y trouver autre chose que des articles trop pointus pour moi sur Leibniz, Kant ou Heidegger. Je n'ai pas été déçu.

Pour le novice que je suis, Marcel Conche est avant tout un penseur original. Qu'est le bonheur pour lui? Un moment de félicité que permet brièvement l'amour. Comment être heureux en 2009? «Le bonheur n'eût été possible pour moi qu'au temps où l'on ne savait pas ce qui se passait ailleurs.»

Or, à notre époque des communications, on est rapidement informé. Comment être heureux quand on constate la souffrance des enfants? Le sort réservé aux enfants à Auschwitz rend impossible toute félicité. «En cela, je suis en accord avec la profonde et radicale malfeasance du monde dans lequel nous vivons.»

Pour lui, le philosophe recherche la vérité, non le bonheur. «Pour philosopher, il faut avoir un certain calme de l'âme et de l'esprit», écrit-il. À l'âge qui est le sien, l'ami d'André comte Sponville, chantre de la beauté et de la complexité féminine, évoque avec émotion une sexualité évanouie. Il avoue même avoir «traité la sexualité en ennemie». Il n'empêche que son *Journal* nous propose de très beaux portraits de femmes. Rarement ai-je lu plusieurs pages sur l'amitié qui peut exister entre un homme et une femme. Emilie, par exemple, qu'il retrouverait peut-être lui lisant ces mots de Khalil Gibran: «Je voudrais être un artisan de paix dans votre âme.»

On aura compris que ce *Journal étrange* est fort attachant. Il y est question de philosophie en des termes fort techniques, on y rencontre de précieuses annotations sur un certain art de vivre et des références littéraires fréquentes. Il n'y aurait que les pages consacrées à Jean Rhys qui me font problème. Le monde de la romancière n'est tout simplement pas celui de Marcel Conche.

UNE TÂCHE SANS FIN

Bernard Pingaud  
Éditions du Seuil  
Paris 2009, 514 pages

NOMS, JOURNAL ÉTRANGE III

Marcel Conche  
PUF  
Paris, 2008, 434 pages

**Agenda littéraire**  
AVRIL 2009

JEUDI 23 AVRIL, 19 h 30  
Dans le cadre de la Journée mondiale du livre et du droit d'auteur

Lauréats et Finalistes – Littérature jeunesse  
Animé par VIOLAINE FOREST  
Musique de RICHARD LÉVEILLÉ  
avec les invités INDIA DESJARDINS, CHRISTIANE DUCHESNE, JACQUES LAZURE et DANIELLE SIMARD

Maison des écrivains, 3492, avenue Laval, Montréal  
Sherbrooke  
Entrée gratuite. Réservez votre siège!

**UNEQ**  
UNION DES ÉCRIVAINS ET DES ÉCRIVAINES QUÉBÉCOISES

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

**Qui a dit que les agents immobiliers étaient des gros québécois?**

<http://agentimmobilier.blogspot.com/>

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANCOPHONE

## Pérégrinations littéraires

GUYLAINE MASSOUTRE

Contrairement à Duong Thu Huong, écrivaine vietnamienne issue du communisme, dont l'œuvre, telle *Au zénith*, dit l'histoire de ses concitoyens, Linda Lê a été éduquée à Saigon en français, et sa culture lui en est toute redevable. Sa connaissance de la littérature hexagonale — n'emprunte-t-elle pas son titre à un vers de Baudelaire? — est si vaste qu'elle préfère les *kamtchatka* littéraires, les reclus de l'imaginaire et les conducteurs de radeaux dans les méandres du cerveau à ceux qui, dit-elle dans sa verve splendide, encomrent le monde de leur esprit grégaire.

Dans un délicieux essai de lectrice avertie, *Au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau*, elle signe un exercice de haute voltige. Un Louis-René des Forêts y précède le Breton Georges Perros, côtoyant lui-même le surréaliste Rodanski, bien connu de Gracq et de Jouffroy, lesquels s'intéressaient à ses livres plutôt qu'à sa folie. Lê aime les objets solitaires, pensés par des révoltés.

Avec quelle élégance elle porte aussi son regard intelligent vers le marcheur suisse Robert Walser! Les hurluberlus de Juan Rodolfo Wilcock, le subversif uruguayen Felisberto Hernandez ou l'inénarrable aristocrate Tommaso Landolfi. L'éditeur Christian Bourgois les affectionnait, et André Pieyre de Mandiargues également, surtout ce Landolfi qui écrivit en un sabir inventé trois volumes de poésie.

Elle nous fait aimer le romancier Sándor Márai, Hongrois chassé par le nazisme, reconnu vers les années 1990 dans toute l'Europe, après sa mort. Si Calaferte lui est familier, c'est qu'elle en parle doublement, à travers les mots des autres. De Dagerman à Simone Weil, elle parcourt les lettres européennes en actionnant

le levier de sa liberté, jamais trop déracinée pour se perdre dans les abîmes de la littérature, ni trop étrangère pour ne pas déloger calques et imposteurs.

Son hommage à Bourgois, grand éditeur dénicheur de talents, se résume en des lignes inspirées, qu'il eût aimées: «Lire, écrire, quand on ne se borne pas à réclamer un baume légitif, c'est accepter de se désabriter, c'est s'exposer à une fission. C'est renoncer au rêve de cohésion et obtenir en contrepartie cette révélation: la puissance du verbe réside dans sa défaillance même; il est traître, il s'ingénie à ruiner les espérances.»

## Professeurs et mutants

Tout enseignant en français qui, devant ses cancrènes en lecture, a envie de sauter dans le vide aurait intérêt à ne pas quitter le monde sans connaître *Nous, on n'aime pas lire* de Danièle Sallenave (Gallimard, 159 pages). Invitée à parler des livres — les siens et d'autres — devant un public du secondaire, elle s'est demandé si, pour ces jeunes, la lecture n'était pas une activité trop sérieuse, si tranquille dans leur vie agitée qu'il valait mieux la dire incongrue.

Beur, Black, pute, les mots parlent: l'école est loin d'eux. Trop souvent, elle les traite comme des rats de laboratoire, et eux refusent de faire le parcours imposé. Ce que Sallenave souhaite? Que l'école soit un sanctuaire, un espace protégé des agressions du dehors, de la politique, de la télé. Qu'on y élève les jeunes, qu'on les aide à grandir, qu'on y mette du respect et de l'enthousiasme! Jamais le métier n'aura été aussi ingrat, et la lecture difficile, sauf à considérer enfin cette vérité incontestable: «on ne peut jamais enseigner bien ce qu'on connaît mal!»

Sur ces mots, revenons aux auteurs: comme le dit Sallenave, la société a besoin de ses pro-



© MATHIEU BOURGOIS ÉDITEUR

Linda Lê

esseurs. Signalons-leur une réédition soignée d'un texte introuvable, *Précaution inutile de Marcel Proust* (Le Castor Astral, 173 pages). L'expérience est inusitée: découvrir en mode sépia un roman inachevé, publié à titre posthume en 1923. Dans cette ébauche de *La Prisonnière et la Fugitive*, Proust avait écrit une version préliminaire de *La Recherche*, à la fois allusive et perlée.

Dans cette prose incomparable, on retrouve un monde évanoui, des sensations capricieuses, une posture signée. On croirait lire un résumé

sage et arrangé comme les textes compassés des anciennes dictées. A prendre avec Albertine, sa madeleine et votre tasse de thé.

Collaboratrice du Devoir

## AU FOND DE L'INCONNU POUR TROUVER DU NOUVEAU

Linda Lê  
Christian Bourgois éditeur  
Paris, 2009, 139 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

## Le complexe du romancier

CHRISTIAN DESMEULES

Très jeune déjà, Meryl Maillet ne savait pas se contenter d'une réponse simple aux questions qu'il posait. Les «parce que», ce n'était pas pour lui. «Il fallait expliquer tous les soupçons, tous les regards, toutes les attitudes mélancoliques à ce drôle de petit garçon qui ne lâchait sa victime qu'après l'avoir vidée de toute son imagination.»

Il ne faut pas vraiment s'étonner qu'il soit devenu psychiatre. Et peut-être est-il un peu marteau lui aussi, ce D' Maillet auquel donne vie Francine Allard dans *J'ai tué Freud et il m'en veut encore*, auteure prolifique à qui on doit notamment *Défense et illustration de la toutoune québécoise* (Stanké, 1991) et *La Couturière* (Trois-Pistoles, 2008). Chaque soir, de façon rituelle, le psychiatre raconte à son épouse un peu oisive les détails les plus savoureux des confidences de ses patients névrosés.

Sa femme, qui anime tous les vendredis un atelier d'écriture dans un sous-sol d'église, s'occupe du «transfert»... À l'insu de son mari, elle nourrit

FRANCINE ALLARD  
J'AI TUÉ FREUD  
ET IL M'EN VEUT ENCORE



ainsi chaque semaine les participantes de son atelier d'écriture avec ses «romans-savons», directement inspirés de ces entorses quotidiennes à la confidentialité.

Les choses auraient pu en rester là. Mais lorsque Victoria Simonneau, écrivaine à succès et patiente régulière du D' Maillet, se reconnaît dans le personnage d'une écrivaine suicidaire, peut-être aussi un peu assassin, principale protagoniste d'un premier roman que publie, quelques mois plus tard, l'une des «petites madames» de l'atelier

d'écriture, tout craque. Une révélation qui plongera le psychiatre, sa femme et sa patiente écrivaine au cœur d'un imbroglio professionnel et personnel aux conséquences incontrôlables.

Avec ce roman parfaitement maîtrisé où la réalité vient bousculer un peu la fiction, Francine Allard nous démontre que «les romanciers sont de parfaits menteurs». Elle égratigne avec intelligence et humour l'orgueil, les prétentions et les espoirs de l'écrivain en herbe autant que du romancier consacré. Et elle nous rappelle aussi, au passage, que les écrivains, eux-mêmes personnages complexes, en plus de maîtriser parfois habilement l'art du mensonge, peuvent être de véritables petits vampires. Des vampires qui se nourrissent du sang, des mots et des souvenirs de tous ceux qui les entourent.

Collaborateur du Devoir

## J'AI TUÉ FREUD ET IL M'EN VEUT ENCORE

Francine Allard  
Marcel Broquet  
Saint-Sauveur, 2009, 262 pages

POLAR

## Dure, la vie dans le bayou

MICHEL BÉLAIR

Dave Robicheaux ne l'a jamais eu facile. Depuis qu'il a quitté la police de La Nouvelle-Orléans dans des circonstances pas très claires, il travaille au bureau du shérif de New Iberia, en banlieue de la grande ville. Il ne boit toujours plus, mais la femme qu'il aimait a été terrassée par un cancer et sa fille l'a quitté pour étudier à Reed College, près de Portland, sur la côte ouest. Comme si ça ne suffisait pas, sa maison près du bayou a flambé et même Tripod, son raton-laveur à trois pattes, ne l'a pas suivi dans la petite maison au toit de tôle qu'il loue maintenant dans un autre quartier. Et puis voilà que son ami, le père Jimmie Dolan, vient de se faire tabasser par un truand. Bref, comme d'habitude, la vie est dure dans le bayou...

Mais ça ne fait que commencer, évidemment. Il y aura d'abord un accident de voiture sur fond de drogue et d'alcool dans lequel trois jeunes filles trouveront la mort et qui enclenchera une série de meurtres violents impliquant un certain Max Coll, tueur professionnel acquitté à l'IRA, les gorilles de la pègre floridienne et même le FBI sur la piste d'un réseau de pornographie et de trafic de drogue.

En plus de tout cela, Robi-

cheaux mènera aussi en filigrane une sorte de traque historique à la recherche des restes de Junior Crudup, un des ancêtres du jazz enfermé à la prison d'Angola, tout près, du temps où le fait d'être noir était déjà une condamnation. Et avec l'aide de son ami, l'immense Cléte Purcell, il réussira finalement à coincer le joueur invisible qui s'active en coulisse derrière tout ce qui se passe autour de New Iberia.

On rencontrera des personnages incroyables comme Crudup lui-même, un homme fier qui ne s'en est jamais laissé imposer, l'impassible Castille LeJeune, le père de Theodosha, une flamme de jeunesse de Robicheaux mariée à un minable entrepreneur, le père Dolan aussi, irascible, et une ribambelle d'incroyables petits et moyens truands. Comme d'habitude chez Burke, c'est tout ce qui se laisse lire entre les lignes et les intrigues qui fait l'in-

térêt de ce gros roman: la misère ordinaire du petit peuple, l'injustice à la petite semaine, la couleur des vrais sentiments...

Voilà un livre admirable qui dépasse largement les frontières du polar. Sachez aussi que le cinéaste Bertrand Tavernier n'a pas su résister, lui, à cet univers à la fois implacable et touchant puisqu'il a tiré un film qui sort ces jours-ci en France (et en DVD seulement ici) d'un des livres les plus déchirants de Burke, *Dans la brume électrique avec les morts confédérés*.

Le Devoir

## DERNIER TRAMWAY POUR LES CHAMPS-ÉLYSÉES

James Lee Burke  
Traduit de l'américain  
par Freddy Michalski  
Rivages/Thriller  
Paris, 2009, 344 pages

## Chronique des années punk

CHRISTIAN DESMEULES

«Tout a débuté avec la musique», raconte Alain Cliche dans *Normal!*, chronique vaguement romancée d'une petite révolution personnelle. Nous sommes au tout début des années 80, le new wave et le punk, après des années de vapeurs post-hippie, de musique progressive et de «québecitude opprimente», font lentement leur place au Québec.

Et c'est une véritable «conversion musicale», esthétique et existentielle qui frappe Alain Cliche (ou son narrateur) à la fin d'une adolescence vécue dans la proche banlieue de Québec. Son premier livre, *Accro vinyle* (Trois-Pistoles, 2006), nous l'avait déjà présenté en obsédé musical et en junkie du 33 tours.

Les groupes se nommaient Talking Heads, les Clash, PIL, Bauhaus, Kraftwerk, Cabaret Voltaire, Devo, Residents. On en jouait parfois à la radio, on achetait des cassettes ou des vinyles, on en jouait aussi dans un petit bar situé près de la place d'Youville, le Shoelack, que fréquen-

taient Cliche et sa bande d'amis qui cherchaient coûte que coûte à fuir la normalité. «Pour nous, normal rimait avec mal.»

Alcool, défonce chimique, herbe, «hash aux couteaux», mauvais coups, terrorisme de rue, tout était bon à cette «sorte de confrérie de la bêtise» pour incarner le catéchisme punk. Bon surtout, nous raconte Alain Cliche, pour «ignorer ses émotions profondes» au cours de ces courtes années initiatiques qui, pour certains d'entre eux, se prolongeront en véritable descente aux enfers.

Sympathique, direct, malheureusement assez quelconque quant à la forme — peut-être que le courant circule mal entre le passé simple et l'esthétique punk —, *Normal!*, et c'est sa plus grande lacune, s'en tient surtout à l'anecdote sans gratter vraiment sous la surface de ce mal de vivre.

Collaborateur du Devoir

**NORMAL!**  
Alain Cliche  
Éditions Trois-Pistoles  
Trois-Pistoles, 2009, 258 pages

«RENCONTRES LIBER»  
Des livres et leurs auteursMontréal  
d'hier à demain

avec  
Alain Médam  
Montréal interdite

Guy R. Legault  
La ville qu'on a bâtie

Pierre Delorme  
Montréal, aujourd'hui et demain

La rencontre sera suivie du lancement de l'ouvrage  
«Montréal, aujourd'hui et demain»  
dirigé par Pierre Delorme

Dimanche 26 avril de 14h à 16h

Librairie Gallimard  
3700, boulevard Saint-Laurent, Montréal  
entrée libre  
réservation 514-499-2012

LOUIS CORNELLIER

Un petit livre qui fournit les outils pour permettre de défendre simplement, avec intelligence et efficacité, ses opinions sur divers sujets.

**L'ART DE DÉFENDRE SES OPINIONS EXPLIQUÉ À TOUT LE MONDE**

vlb éditeur  
Une compagnie de Quebecor Media

## LIVRES

## Frankenstein à l'étude



Le monstre Frankenstein, fruit des excès de la science et du rejet social, tel que vu en 1931 dans le film de James Whale.

LOUIS CORNELIER

Quel beau et troublant roman que ce *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, publié par la jeune romancière anglaise Mary W. Shelley en 1818, alors qu'elle n'avait que 19 ans. Les avatars cinématographiques qu'il a inspirés depuis ne doivent pas faire oublier à quel point l'histoire de ce monstre, fruit des excès de la science et du rejet social, est philosophiquement riche.

Dans une nouvelle édition qui reprend la première traduction française de l'œuvre parue en 1821, Annik-Corona Ouellette et Alain Vézina, enseignants en littérature au cégep de Saint-Jérôme, proposent un solide dossier d'accompagnement destiné aux étudiants du collégial. Ils rafraichissent brillamment la figure du monstre, «philosophe par conviction et meurtrier par nécessité».

Écrit pour relever un défi lancé par Lord Byron en 1816, *Frankenstein* est l'œuvre d'une jeune femme au parcours typiquement romantique. Fille du philosophe réformateur William Godwin et de la féministe avant l'heure Mary Wollstonecraft, la romancière entretient une relation sulfureuse avec le poète contestataire Percy Bysshe Shelley, avant de devenir sa femme. Elle vivra elle-même, comme son monstre, l'exclusion sociale et sera, comme le savant de son œuvre, marquée par la mort des siens (elle perdra une fille, un fils et son mari dans des conditions tragiques).

Son célèbre roman, expliquent Ouellette et Vézina, explore le thème de la «science transgressive», déjà en vogue à l'époque, mais peut aussi se lire

comme une «parabole révolutionnaire». Le monstre, en effet, «présente l'image par excellence de l'opprimé qui se révolte contre sa condition», sur fond de vision romantique du monde, caractérisée par les thèmes de la mélancolie, de la solitude, de la révolte, de l'engagement et de la nature comme refuge. L'auteur, soulignent les deux analystes, prend «très clairement position sur des sujets polémiques par le biais de la fiction».

La puissante actualité de ce roman, qui regorge de scènes magnifiques, comme celle où le monstre apprend à parler et à lire en regardant vivre une famille à travers la fente d'un mur, tient toutefois à la force de son propos principal qui dit «la violence engendrée par l'exclusion». «Traitez quelqu'un avec méchanceté, et il deviendra méchant», écrivait Percy Shelley pour résumer le cœur de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*. Le monstre n'est monstre, en d'autres termes, que parce qu'on l'a exclu du monde des hommes.

Ceux qui se demandent encore à quoi servent les cours de littérature au collégial devraient lire cette œuvre et l'éclairante étude qui l'accompagne. Ils découvriront qu'on y lutte, dans les meilleures classes, contre la fabrication des monstres.

Collaborateur du Devoir

## FRANKENSTEIN OU LE PROMÉTHÉE MODERNE

Mary W. Shelley  
Traduit de l'anglais  
par Jules Saladin (1821)  
Étude de l'œuvre par Annik-Corona Ouellette et Alain Vézina  
Beauchemin  
Montréal, 2009, 310 pages

## Les frissons de l'angoisse

DAVID DORAIS

François Lévesque étant le critique de cinéma que l'on connaît, non seulement au *Devoir* mais aussi à l'agence de presse Mediafilm et à *Macadam Tribus*, nul ne sera surpris de trouver dans ce roman, qui paraît chez Alire, un hommage à certains films-cultes. Lesquels? Pas les chefs-d'œuvre d'un Bergman, d'un Kubrick ou d'un Tarkovsky, non. Le critique délaisse la posture officielle du fin connaisseur pour se tourner vers les classiques horrifiques de la charnière 1970-1980: *Vendredi 13*, *Halloween*, *Le Loup-garou de Londres*, *Poltergeist*, etc.

On devine que François Lévesque a décidé de se «payer la traite» et de retourner vers ces films (ici d'horreur, mais ce pourrait être des films d'érotisme, d'aventure, de science-fiction) qui, peu importe leur qualité intrinsèque, vous marquent pour la vie quand vous les voyez à un certain âge. Nul doute que l'auteur profite de son roman pour faire un retour vers l'enfance, car il partage plusieurs traits avec le héros d'*Un automne écarlate*: tous deux ont le même nom (à une lettre près), grandissent en région éloignée, aiment le cinéma et ont huit ans en 1986, date à laquelle se déroule le récit.

On peut reconnaître à François Lévesque un talent certain pour recréer l'époque. Non par l'évocation de grands événements mondiaux (c'est à peine si, dans ce village, la guerre froide est évoquée), mais par la recréation de tout un monde matériel: les premiers magnétoscopes et vidéoclubs, les consoles Atari, les énormes mi-

cro-ondes, les clés dans le cou des enfants, les figurines des Maîtres de l'univers, et même les télécommandes sans fil!

C'est dans cet univers qu'évoque le jeune Francis, vivant avec sa mère. Le père a récemment quitté la maison dans des circonstances nébuleuses. Les rumeurs circulent sur son compte. Le lecteur n'apprendra la vérité, surprenante et choquante, qu'à la toute fin. Sinon, c'est un univers sans relief: petite vie ordinaire, petite ville ordinaire. Que raconte le livre? Francis joue dans les bois. Il regarde des films au sous-sol. Sa mère papote avec la voisine. Sa gardienne l'emmène à la cantine puis au ciné-parc. On va à la bibliothèque. Sa tante lui prépare du boudin. À l'école, la vilaine Sophie le prend comme souffre-douleur. Un nouveau voisin emménage...

Là où Stephen King (mentionné quelques fois dans le roman) arrive à faire surgir l'épouvante au cœur de l'Amérique profonde, François Lévesque garde difficilement l'équilibre entre le quotidien et le surnaturel. Dans son roman, l'amateur de meurtre, d'horreur et de mystère trouve bien peu à se mettre sous la dent, tandis que le récit décrit en détail le fil banal des événements de Saint-Clovis.

À tout prendre, on se sent plus près de Lise Tremblay (*La Sœur de Judith*) que de Patrick Senécal. Pourtant, certains faits troublants sont semés: des enfants meurent de manière sordide, le jeune héros fait des cauchemars où il se rencontre lui-même. Certains clés sont même tendues au lecteur. Le nouveau voisin est peut-être un revenant, comme dans le film *Vampire*. Vous avez dit vampire? Francis aurait-il des dons paranormaux, comme l'enfant lumière (*Shining*)? L'Halloween donnera-t-elle lieu à des meurtres? Néanmoins, ces éléments sont clairsemés, et le lecteur peine à s'y raccrocher. Une action plus resserrée aurait permis d'augmenter la charge d'angoisse contenue dans le roman, les frissons qu'il provoque, ceux que recherchent tous les amateurs d'horreur.

Collaborateur du Devoir

## UN AUTOMNE ÉCARLATE

François Lévesque  
Alire  
Québec, 2009, 368 pages

BÉDÉ

## Outre-tombe

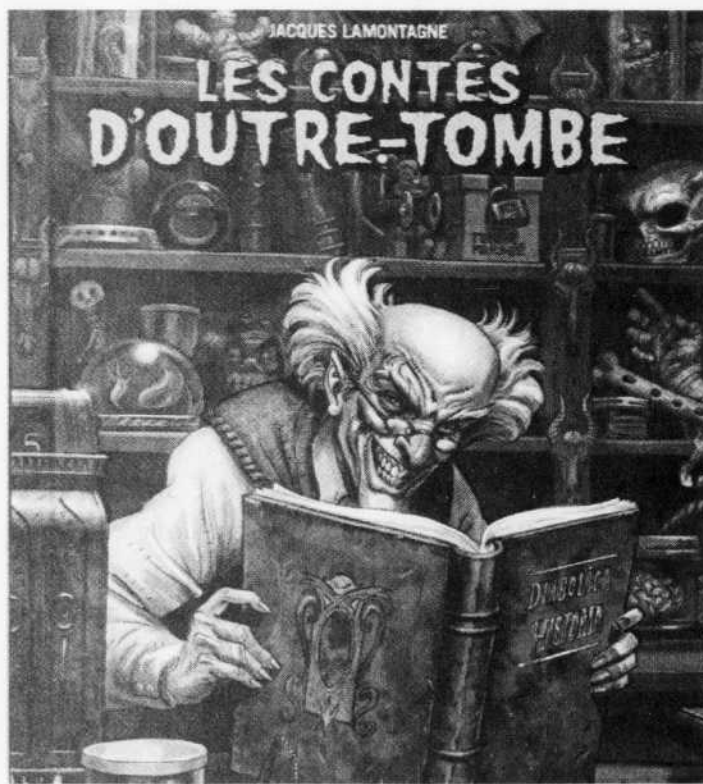
FABIEN DEGLISE

L'époque est torturée et l'univers de la bulle vient d'en donner une fois de plus une belle preuve. Comment? En livrant aux amateurs de bédés, coup sur coup, deux titres plutôt étonnants. L'un met Jésus en vedette au temps des Soviets et l'autre cherche à renouer avec l'environnement passé des récits d'outre-tombe. Bizarre, vous avez dit? Bizarre...

Avec *Jésus au pays des Soviets* (Glénat Québec), Serge Caron met ici son premier récit en boîte: l'homme est en effet un chercheur en photonique qui fait de la bande dessinée en dilettante.

Le résultat est donc à la hauteur avec ses lignes très classiques et son découpage plutôt académique, qui dévoile sur 134 pages la vie d'Yvanovitch Bibine, un jeune biologiste qui veut sauver la patate soviétique en partant à la recherche du tubercule original. Une belle agente de la police politique, Lapieta Mimina, est aussi du voyage, tout comme un étrange guide, Ilevivan, qui très vite va révéler sa véritable condition, pas forcément humaine.

Dans le plus grand respect de son titre, ce bouquin n'a finalement rien de très sérieux à proposer, préférant surtout ex-



plorer le caractère délirant de la bédé, avec un Jésus qui va finir par entrer dans l'Armée rouge. Entre autres «foleries», comme dirait l'autre.

## Mangé par un mort-vivant

Du loufoque, *Les Contes d'outre-tombe* (Les 400 Coups/Ro-

tor) n'en manquent certainement pas avec cet assemblage de petits récits fantastiques imaginés dans les dernières années par Jacques Lamontagne, un illustrateur renommé qui prouve ici encore qu'il maîtrise bien son art.

Dans la pure tradition des bé-

dés d'horreur des années 1950 et des films de peur ou de monstres des décennies suivantes, ce recueil, tout en couleurs, met donc en scène des zombies, des envoûtements sordides, des hasards et des coïncidences fatales, des cannibales pas très sympathiques ou encore des loups-garous qui devraient séduire le public ciblé par l'ouvrage: l'ado en quête de sensations fortes, mais pas trop.

L'éternel ado, généralement plus vieux, devrait quant à lui se laisser séduire par la finesse d'une poignée de scénarios, sur les 21 présentés, mais aussi par l'esthétisme de l'ensemble qui donne du lustre à cette composition qui, comme les morts-vivants, semble sortir tout droit d'une autre époque.

Le Devoir

## JÉSUS AU PAYS DES SOVIETS

Serge Caron  
Glénat Québec  
Montréal, 2009, 134 pages

## LES CONTES D'OUTRE-TOMBE

Jacques Lamontagne  
Les 400 Coups/Rotor  
Montréal, 2009, 78 pages

LITTÉRATURE JEUNESSE

## La Terre sous toutes ses formes

CAROLE TREMBLAY

Notre planète n'est pas devenue ronde en un jour. C'est ce que nous rappelle Guillaume Duprat en ouverture de son fabuleux *Livre des terres imaginées*, un documentaire original et passionnant qui démontre comment, avant d'en arriver à la scientifique certitude de la rotondité de leur astre natal, les hommes ont rivalisé d'inventivité, d'intelligence et de poésie pour tenter de décrire sa forme et sa place dans l'univers.

L'auteur-illustrateur, qui se définit comme un cosmographe, collecte depuis huit ans des images du monde tel que l'ont imaginé les différentes civilisations au cours des siècles, voire des millénaires passés. Il a fouillé les travaux d'anthropologues, d'historiens des

sciences et des religions, puisé autant dans la mythologie que la géographie pour finalement réunir toutes ses trouvailles dans un grand album. *Le Livre des terres imaginées* est donc un vaste catalogue des représentations de la Terre, souvent totalement illuminées, parfois étonnamment visionnaires, des peuples à travers l'histoire.

Au fil des pages largement illustrées, on découvre que, selon les régions et les religions, on a cru que notre planète était une île reposant sur le dos d'un poisson ou d'un serpent, qu'elle a été carrée pour certains Chinois, triangulaire chez les Indiens Achumawis et octogonale dans les steppes russes. Des habitants des quatre coins du globe l'ont imaginée ronde et plate. Les Grecs ont eu l'intuition de sa forme sphérique, il y

a plus de 2400 ans, mais il a fallu encore plusieurs siècles avant qu'on cesse de se la figurer creuse, pleine d'eau ou abritant un noyau enflammé.

Guillaume Duprat, qui est d'abord illustrateur, a redessiné à sa manière les propositions venues de tous les horizons. Cette réappropriation des multiples visions par l'artiste-cosmographe assure une cohérence stylistique à l'ensemble et lui donne une allure d'atlas imaginaire. Quelques rabats à soulever ajoutent une touche interactive à cet ouvrage et invitent à approfondir l'exploration.

*Le Livre des terres imaginées* a reçu le Prix de la presse des jeunes au Salon de Montreuil cet automne. Il vient juste de remporter celui du meilleur album documentaire à la toute récente Foire internationale du

livre de Bologne, le plus gros événement dans le domaine de la littérature jeunesse mondiale. Comme quoi je ne suis pas seule à m'emballer...

On peut avoir un aperçu de ce bel objet en visitant Batalbum, un site Internet qui présente régulièrement des livres pour les enfants de manière ludique et interactive (<http://www.batalbum.fr/labotm>). Pour quelque temps encore, on peut y découvrir quelques exemples de la Terre, vue à travers le prisme inventif de ses habitants.

Collaboratrice du Devoir

## LE LIVRE DES TERRES IMAGINÉES

Texte et illustrations de Guillaume Duprat  
Le Seuil jeunesse, 61 pages



## ESSAIS

## Québec en 1937

MICHEL LAPIERRE

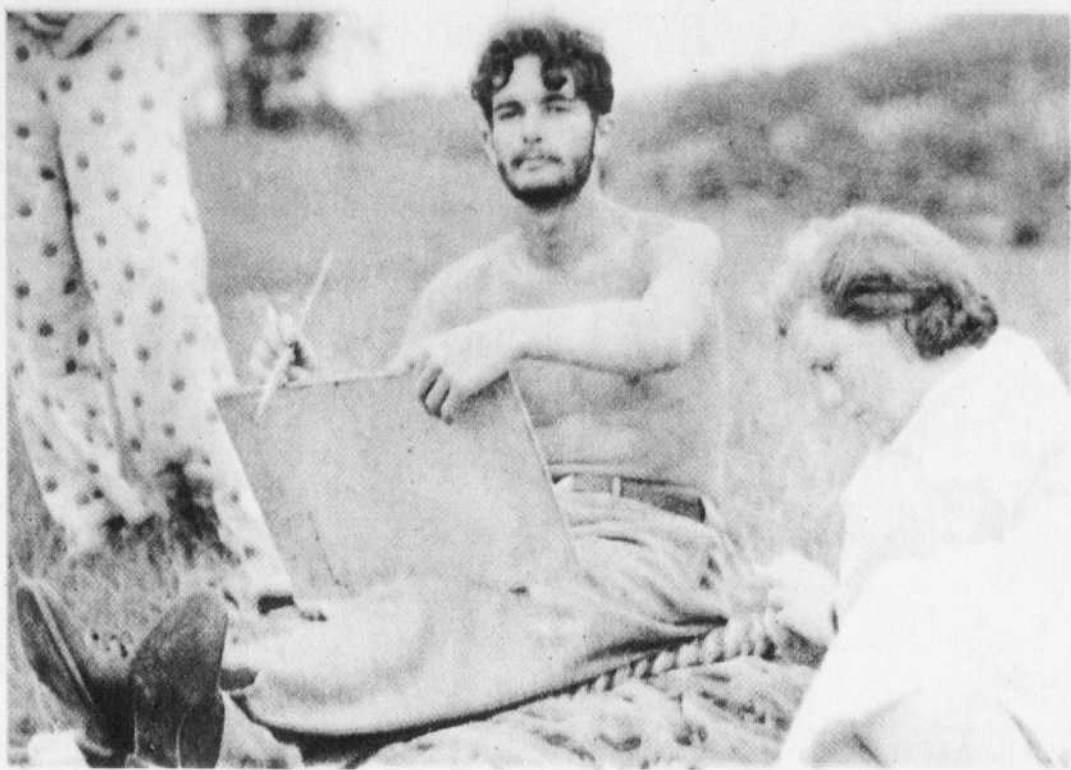
La réédition du *Ciel de Québec*, de Jacques Ferron, ne pouvait mieux coïncider qu'avec la sortie d'un ouvrage collectif consacré au Québec de 1937. Dans le roman de Ferron, chronique de 1937-1938, Orphée redécouvre, après sa descente aux enfers québécois, «l'extraordinaire lumière de notre pays à la fin de l'hiver». L'Orphée ferronien, c'est Saint-Denys Garneau, qui rappelle l'ouvrage collectif, imagine en 1937 fuir «son néant» par une mort au bordel.

Le passionnant article de Vincent Charles Lambert sur la crise intérieure de Garneau est l'un des textes des 26 collaborateurs de *1937: un tournant culturel*, livre publié sous la direction d'Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques. Tous ces spécialistes de l'histoire intellectuelle, sociopolitique, littéraire ou artistique du Québec montrent que l'année dont il s'agit annonce la Révolution tranquille, sous la forme d'un balbutiement, parfois à peine perceptible.

Michel Lacroix discerne le souffle progressiste qu'André Laurendeau, grand ami de Garneau, apporte timidement à la revue *L'Action nationale*. Caroline Déry analyse le malaise que suscite, dans un Montréal encore sous le joug de l'obscurantisme ecclésiastique, la venue de Malraux, défenseur des républicains espagnols. Quant à Marie-Frédérique Desbiens, elle compare les interprétations opposées que la droite, au nom d'un nationalisme d'esprit souvent maurassien, et la gauche, au nom de la démocratie, donnent au centenaire du soulèvement de 1837.

En apparence hétéroclites, ces faits et tant d'autres finissent par nous étonner. En 1969, en publiant *Le Ciel de Québec*, vaste roman historique à la trame insolite et embrouillée où la Vieille Capitale se confond avec la nation québécoise au complet, Ferron ne semblait pas du tout simplifier les choses.

Et pourtant, comme ses exégètes Pierre Cantin et Luc Gauvreau le prouvent dans les nom-



Sous le nom d'Orphée, aède de la mythologie grecque, Saint-Denys Garneau constitue le personnage central du *Ciel de Québec*, de Jacques Ferron.

breux commentaires qui enrichissent la réédition, l'écrivain savait parfaitement pourquoi il privilégiait l'obscurité apparente. N'était-elle pas celle de Saint-Denys Garneau lui-même? Sous le nom d'Orphée, aède de la mythologie grecque, la figure emblématique de la littérature du «pays incertain» constitue, plus que M<sup>re</sup> Camille ou que la «capitaine» Eulalie, le personnage central du *Ciel de Québec*.

## Le bordel de la vie

Dans *1937: un tournant culturel*, Lambert signale que, cette année-là, Garneau projette d'écrire un récit intitulé *Imposéur*. Le poète, qui publie au même moment, ou presque, *Regards et jeux dans l'espace*, recueil aérien et novateur, précise dans son *Journal* (publication posthume de 1954) qu'il s'agira d'un «roman autobiographique dont le héros découvre son mensonge et son néant et va mourir dans un bordel croyant trouver là un contact réel avec la vie».

Le mot «autobiographique», que Lambert occulte curieusement, permet, comme la lecture

du roman à clés *Chronique de l'âge amer* (1967), de Robert Charbonneau, de donner au *Ciel de Québec* un sens dont on ne soupçonne en général ni la clarté ni le caractère concret. Dans son livre, Ferron fait ressortir le côté humain et même profondément charnel de Garneau, que l'on a trop souvent présenté comme un être éthéré.

À ce bourgeois esthète et intellectuel, fasciné, comme ses amis de la revue *La Relève*, par le catholicisme éclairé du philosophe français Jacques Maritain, le romancier oppose la religion populaire et nationale des Québécois. C'est celle que défend M<sup>re</sup> Camille, plus proche de la simplicité du frère André que des raffinements européens.

Dans *Le Ciel de Québec*, Garneau ne sera plus seulement celui que Ferron dépeignait, dès 1962, comme un «privilegié de la servitude», un Canadien français égaré dans le colonial Westmount et «tourné vers la France comme un chien vers la lune». Il sera Orphée qui, du fond des en-

fers québécois, retrouve Eurydice, la femme de sa vie, et remonte avec elle vers le firmament radieux de la Vieille Capitale rajeunie.

Sa compagne lui ordonne: «Pour une fois tu me prendras comme une putain.» En élevant à la fois jusqu'à la vérité crue et jusqu'au mythe l'expérience vitale que Garneau faisait au bordel, Ferron culbute le Québec littéraire et global. Il invente ce que l'histoire aurait dû être en 1937, mais surtout décrit la lumière qu'elle sera de plus en plus, après 1960, à la fin de chacun de nos hivers.

Collaborateur du Devoir

## LE CIEL DE QUÉBEC

Jacques Ferron  
Bibliothèque québécoise  
Montréal, 2009, 544 pages

## 1937: UN TOURNANT CULTUREL

Sous la direction d'Yvan Lamonde et Denis Saint-Jacques  
PUL  
Québec, 2009, 372 pages

## EN BREF

## Lire pour connaître ce qu'on mange

Manger, cela semble simple. Et pourtant... Hélène Raymond, qu'on a connue à la barre des émissions *D'un soleil à l'autre* et *La Semaine verte*, connaît bien la complexité des enjeux sociaux, économiques et environnementaux qui se présentent en quelque sorte dans notre assiette. Elle nous explique certains d'entre eux dans un petit livre publié aux Éditions Multimondes, *Goût du monde ou saveurs locales*, qui rétablit certains faits sur l'alimentation, alors que des pommes de verger d'à côté peuvent côtoyer des bananes des tropiques sur les comptoirs de nos supermarchés, sans autre forme d'explication. Soyons avertis: une bouchée de sushi, écrit-elle, peut aussi ca-

cher la surpêche, le braconnage, la difficile gestion des stocks de poisson de la planète. Ce petit livre est tout indiqué pour nous aider à connaître ce qu'on mange et à faire les choix les plus judicieux possible. — *Le Devoir*

## Sur les traces des Cris de Mistissini

L'histoire des Cris est méconnue, bien qu'ils aient vécu très près de nous. Dans un beau livre intitulé *Mistissini, terre des Cris*, publié chez Cornac, Anaïs Cosset et Hubert Mansion proposent une promenade dans l'histoire crie à travers des notes prises par Jacques Rousseau, ethnologue et botaniste, qui a sillonné le nord du Québec au cours du dernier siècle. Accompagné de belles illustrations en noir et blanc, l'ouvrage

offre une foule de détails sur la vie traditionnelle des Cris de Mistissini, des rituels de chasse à l'offrande faite aux morts. Un voyage sur les traces encore fraîches du temps, qu'il faut à tout prix emprunter avant que les indices du passé ne disparaissent pour de bon dans la mémoire humaine. — *Le Devoir*



## Théories caraïbes réédité

Le grand essai de Joël Des Rosiers, *Théories caraïbes*, fait l'objet d'une réédition augmentée chez son éditeur Triptyque. Des Rosiers y interroge l'univers des écrivains et de leurs mots dans la perspective d'une appropriation du continent américain depuis les marges des îles des Caraïbes. Dans le contexte d'une littérature «post-nationale», Des Rosiers migre du sud au nord et borde les littératures chaudes des neiges de l'hiver québécois. En 1997, cet essai avait remporté quelques prix, non sans raison. — *Le Devoir*

## Hara-Kiri ou le massacre sur papier glacé

PAUL CAUCHON

C'était vulgaire, décadent, dégoûtant. Une ode au mauvais goût. C'était aussi un flambeau de la liberté d'expression, un véritable jeu de massacre, un dynamitage des conventions.

Pourrait-on publier *Hara-Kiri* aujourd'hui? Le politiquement correct a déferlé sur nos sociétés, et on peut vraiment douter que *Hara-Kiri* soit possible en 2009.

Pour les plus jeunes, situons l'affaire: *Hara-Kiri* est un journal fondé en 1960 par une bande de jeunes allumés réunis autour de François Cavanna et de Georges Bernier (qui sera rapidement connu sous le nom de «Professeur Choron»). 1960, c'est la mise en place de la société de consommation en France, et «c'était la France de Gabin, de Bourvil, de Fernandel et de Robert Lamoureux», explique la préface de cette anthologie.

Tirée d'abord à 4000 exemplaires, la publication s'envole. Elle atteint 250 000 exemplaires vers 1965-66, pour se stabiliser autour de 80 000 exemplaires dans les années 1970.

L'idée consiste à faire un magazine qui ne respecte rien, pourfendeur de tous les tabous, et principalement de la trilogie française Église-armée-police. Il ne s'agit pas d'un journal politique au sens du *Canard enchaîné* par exemple, mais plutôt d'une expérience graphique qui préfigure la presse underground.

Toutes les techniques sont mises à contribution: dessins d'humour, caricatures, photo-montage, romans-photos. Le journal se distingue par son mauvais goût, et encore aujourd'hui on peut avoir le cœur au bord des



lèvres devant certaines images sanguinolentes ou scatologiques. Mais quelle imagination dans la provocation, quand même! Les publicités sont détournées, les œuvres d'art célèbres massacrées, tous les sujets graves, des croyances religieuses à l'avortement en passant par la place des vieux dans la société ou les enfants exploités, sont ridiculisés.

*Hara-Kiri* collectionne évidemment les problèmes judiciaires. Qu'à cela ne tienne, de formidables dessinateurs s'y distinguent, dont Reiser, Topor, Fred, Cabu, Siné ou Wolinski. Dans les années 1970, Coluche se fait un plaisir de poser en page couverture, et des vedettes comme Gainsbourg et Souchon apparaissent dans les romans-photos parodiques.

En 1985, on met fin à la publication. Reste aujourd'hui cet album d'images. A ne pas mettre entre toutes les mains.

Le Devoir

## HARA-KIRI 1960-1986

Les belles images  
Éditions Hoëbeke  
Paris, 2009, 320 pages

FRANCE THÉORET  
Écrits au noir

« Que deviennent les affinités présumées entre l'individuel et le collectif? Elles sont abolies au nom d'une existence modérée, conforme, d'un standard élevé qui va croissant d'où les défauts et les déficiences sont exclus. Elle existe cette image de vie parfaite due à chacun. L'idée de la vie parfaite est abjecte. »

les éditions du remue-ménage  
www.editions-remueménage.qc.ca

éditions Liber  
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Margaret Somerville  
*L'imagination éthique*  
À la recherche d'une éthique partagée

L'IMAGINATION ÉTHIQUE  
À la recherche d'une éthique partagée

200pages, 22 dollars

Roman

Michèle Rechtman Smolkin  
*C'est encore loin, le bonheur?*

Quand elle avait cinq ans, personne n'a voulu lui dire que sa mère était morte. Son père s'est contenté de lui présenter sa nouvelle maman, la femme avec qui il venait de se remarier. Aujourd'hui, elle se souvient de son enfance et de son adolescence, passées à Paris et au Maroc, et elle se questionne sur son identité métissée.

roman, 192 p., 23 \$

Anthologie de récits

Sous la direction de Gaëtan Lévesque

*Anthologie de récits vénézuéliens contemporains*

Les 26 récits de cette anthologie constituent un échantillon représentatif de la littérature vénézuélienne contemporaine en raison de la grande diversité des univers présentés, des thèmes abordés et des procédés narratifs mis en œuvre.

240 p., 25 \$

XYZ éditeur  
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1  
Téléphone : 514.525.21.70 • Télécopieur : 514.525.75.37  
Courriel : info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca

# ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

## Pierre Falardeau: la liberté et rien d'autre

Lire Pierre Falardeau, pour les âmes sensibles, est une épreuve. Non pas parce que le cinéaste écrit mal ou ennue. Il possède, au contraire, une saisissante verve de pamphlétaire et un remarquable sens de la langue. Et il s'en sert, justement, selon ses propres mots, pour dépasser sans cesse les bornes, pour heurter effrontément les amateurs de bons sentiments. Sa rage, tout entière animée par la conviction que «la liberté est un bien en soi», est telle qu'elle fait parfois frémir même ses alliés.



LOUIS CORNELIER

R ecueil de textes militants parus principalement dans *Le Couac* et dans *Le Québécois*, *Rien n'est plus précieux que la liberté et l'indépendance* — un titre tiré d'une citation de Ho Chi Minh, «le grand patriote vietnamien» et, ajouterais-je, leader communiste au bilan démocratique peu reluisant — reprend les thèmes principaux de l'œuvre du père d'Elvis Gratton: nécessité de l'indépendance, considérée comme une question de vie ou de mort, dénonciation virulente des adversaires de ce projet, critique acerbe des mous qui tergiversent et temporisent, et défense d'un engagement culturel créateur de sens, qui refuse ce nouvel opium du peuple qu'est le divertissement.

On ne peut pas parler de Falardeau sans aborder franchement la question de ses outrances langagières. Faisant souvent un capitaine Had-

dock, version indépendantiste québécoise, de lui-même, le pamphlétaire en rajoute dans l'insulte. Le résultat est parfois croustillant — qu'on pense à Yves Boisvert, dépeint en «coiffeur pour dames de La Presse», à Pierre Thibault, rédacteur en chef d'*Ici*, dans lequel écrit maintenant Falardeau, et à ses «chiures de mouche» ou, dans un registre plus corsé et limite, aux Jacques Godbout, René-Daniel Dubois, Laurier Lapierre, Marcel Trudel et André Pratte, qualifiés de «vieilles plottes entretenues et morpionnées» — et parfois carrément scabreux. Était-il nécessaire, par exemple, que Falardeau, pour exprimer son violent désaccord avec la pensée et l'œuvre de Claude Ryan, se réjouisse de la mort de ce dernier et le qualifie de «pourriture»? La formule «petit politicien, mesquin et provincial» aurait suffi. «Malheureusement, se désole le pamphlétaire, on a réduit le débat à une question de vocabulaire.» Mais, justement, à qui la faute? Faut-il fournir aux adversaires de l'indépendance les arguments pour noyer le poisson?

### Pour rassembler

«J'aimerais parfois trouver un ton plus rassembleur, avoue Falardeau, mais la passion pour mon pays m'aveugle. J'espère qu'on me pardonnera la rage qui m'habite, le dégoût profond pour tout ce qui peut servir nos ennemis.» Pour accéder à l'indépendance, le militant le sait, il faudra convaincre ceux qui hésitent encore, qui branlent dans la manche. Or on ne saurait emporter leur adhésion en les heurtant de front. C'est là une des faiblesses du discours de Falardeau. Pour «prêcher aux convaincus», ce qui reste nécessaire «car même les convaincus finissent par abandonner si on ne les encourage pas», il n'a pas son pareil, mais pour convaincre les indécis, qui l'insupportent tant qu'il les rejette, il ne brille pas par son sens stratégique. Son irritation devant les Québécois «atteints du syndrome Amable Beauchemin» — les fatigués constitutionnels — est compréhensible et légitime, mais elle devient contre-productive quand elle le mène à ne leur offrir que le spectacle de sa colère. Car Falardeau, quoi qu'en pensent ses adversaires, a plus que ça à offrir. Le tranchant de sa pensée lui permet une certaine lucidité que l'abus de nuances, chez d'autres, finit par embrouiller.



JULES FALARDEAU

Pierre Falardeau, une voix nécessaire

À ces vieilles scies du débat linguistique québécois selon lesquelles la connaissance de l'anglais, de nos jours, serait devenue nécessaire et la supposée mauvaise qualité de notre français constituerait le cœur du problème, Falardeau réplique avec raison, premièrement, qu'«il ne s'agit pas de savoir s'il vaut mieux parler une, deux, trois ou cinq langues, il s'agit de refuser de se faire imposer le bilinguisme pour gagner sa vie» et, deuxièmement, que le problème principal, ici, ne concerne pas la qualité du français, mais son statut. Le français, au Québec, doit être nécessaire et suffisant dans toutes les sphères de l'existence: la qualité suivra. Cette vérité politique doit être rappelée.

Lucidité, aussi, que cette prise de position qui consiste à distinguer le projet indépendan-

tiste du projet de société. «L'indépendance, écrit Falardeau, est une base minimale pour le développement et l'épanouissement du peuple québécois.» C'est le choix de la liberté. Ensuite, les Québécois auront tout le loisir de décider s'ils souhaitent élire des gouvernements de gauche ou de droite, mais rendre l'engagement indépendantiste conditionnel à un projet de société prédéterminé relève du corporatisme et est une erreur.

Lucidité, encore, que ce parti pris en faveur d'une culture qui donne du sens à la vie. Il faut Falardeau, en effet, pour rappeler que Céline Dion et le Cirque du Soleil produisent essentiellement «une culture spécialement marketée pour divertir, une culture donc de la diversion», et que «si, désormais, le but de la culture québécoise est de vendre plus de shous de cul, même hypersophistiqués, à Las Vegas, à Miami Beach ou à Disney Japan, aussi bien opter tout de suite pour le suicide collectif et disparaître carrément de la carte».

Quand Falardeau affirme que «60 % des Québécois ont dit Oui» en 1995, certains crient au racisme. Le pamphlétaire, pourtant, ne joue pas sur ce terrain. Il met plutôt en avant une conception culturelle de la nation, semblable à celle de Fernand Dumont, selon laquelle, pour être Québécois, il s'agit de décider de l'être en s'intégrant à la culture de ce groupe. Comment, demande-t-il, considérer comme Québécois ceux qui refusent ce titre en se tenant à l'écart et en se désignant eux-mêmes comme Italiens, Grecs, Haïtiens, Juifs ou autres? La question peut choquer, mais elle reste légitime, et celui qui la pose n'a rien d'un xénophobe.

Le pamphlétaire ne sera jamais de tout repos. Quand sa hargne se transforme en haine, il flirte avec l'égarement. Sa voix, qui lutte contre l'insignifiance satisfaite qui guette les siens, reste pourtant nécessaire.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### RIEN N'EST PLUS PRÉCIEUX QUE LA LIBERTÉ ET L'INDÉPENDANCE

Pierre Falardeau

VLB

Montréal, 2009, 264 pages

## LES 15 ANS DES ÉDITIONS TROIS-PISTOLES ÇA SE CÉLÈBRE!

**VLB:**  
40 ans  
d'édition!



**Chavire**  
Monique Miville-Deschênes  
Un petit village qui devient grand comme l'Univers parce que rempli de tout ce qui compose le monde dans lequel nous vivons.  
550 pages - 34,95 \$



**L'ordre des forêts**  
Isabelle Vinet  
Dans une maison bâtie en plein bois, une faune dévorante, sauvage, sexuelle et tendre. Le meilleur premier roman de l'année.  
360 pages - 29,95 \$



**Le brigadier de Gosley**  
Caroline Moreno  
La disparition du jeune Aurélien Cotton oblige les habitants de Gosley à sortir des ombres. Une prose haletante.  
144 pages - 24,95 \$



**Normal**  
Alain Cliche  
L'univers peu connu de la vraie culture punk. L'élévation et la descente aux enfers.  
230 pages - 24,95 \$



**La Couturière**  
Francine Allard  
Le commencement d'une vaste saga saluée par la critique et les lecteurs.  
Huitième mille!  
330 pages - 24,95 \$



**La grande tribu**  
Victor-Lévy Beaulieu  
Annoncé depuis 1973, recommencé sept fois, ce roman démesuré paraît enfin. L'œuvre la plus dérangeante de VLB.  
888 pages - 39,95 \$



**Passion Maisons**  
André Morin  
Grâce aux magnifiques photos de Christian Lamontagne, les plus belles demeures patrimoniales du Québec sont consignées dans la mémoire collective.  
240 pages couleur - 65 \$



**L'art de restaurer une maison ancienne**  
André Bolduc et Marie Dumais  
Un ouvrage indispensable pour qui se passionne par-dessus le patrimoine bâti du Québec. - 276 pages - 85 \$



**La grande traversée de la Gaspésie**  
Sylvain Rivière et Toumani Kouyaté  
La splendide beauté de la Gaspésie en hiver. Superbes photos couleur des meilleurs photographes du Québec.  
232 pages - 59,95 \$

### Petit manuel d'histoire du Québec

Publié en 1970, le *Petit manuel d'histoire du Québec* fut vendu à plus de 125 000 exemplaires. Dans cette nouvelle édition, Pierre Landry ajoute les briques historiques qui ont marqué le Québec depuis la dernière édition en 1977. Un chef-d'œuvre essentiel en ces temps troubles, qui fait état de l'évolution du Québec en dépit des rois-nègres du passé et des rois-nègres de maintenant qui ont cherché et cherchent toujours à en freiner le mouvement souverain.  
632 pages - 44,95 \$



### Contes, légendes et récits de la région de Charlevoix

Serge Gauthier  
Le Pays du huitième jour dévoile ses secrets fabuleux. Illustré, 9<sup>e</sup> titre paru dans l'une des plus importantes collections de littérature traditionnelle au Québec.  
376 pages - 49,95 \$



### ENFIN, TOUT L'HÉRITAGE RENDU DANS SES GROSSEURS

**L'Héritage**  
Victor-Lévy Beaulieu  
Dans une version revue, augmentée et définitive, l'histoire d'une grande famille du Bas-du-Fleuve déchirée entre un passé douloureux et un avenir incertain. Une grande messe profane, une vraie tragédie grecque. Le grand classique de notre littérature.  
840 pages - 69,95 \$

### OFFREZ-VOUS L'ÉDITION DE LUXE DE L'HÉRITAGE



Un tirage limité à 100 exemplaires, grand format, sur papier Spécial Rolland crème 120 M opaque; dos rond, tranchefile, signet, sur toile Arizona marron d'Inde, estampage or; tranches de tête, de queue et de gouttière peintes or à la main; boîtier sur toile Arizona marron d'Inde, estampage or; numéroté de 1 à 100, chacun des exemplaires signé par VLB, avec dédicace personnalisée. Au coût de (taxes et frais de poste compris).

### BULLETIN DE COMMANDE

Je commande \_\_\_\_\_ exemplaire(s) de *L'Héritage* (version de luxe).  
Ci-joint, mon chèque au montant de \_\_\_\_\_.

Nom : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Ville : \_\_\_\_\_  
Province : \_\_\_\_\_  
Pays : \_\_\_\_\_ Code postal : \_\_\_\_\_  
Téléphone : ( \_\_\_\_\_ ) \_\_\_\_\_  
Courriel : \_\_\_\_\_

Éditions Trois-Pistoles  
31, Route nationale Est  
Trois-Pistoles (Québec) GOL 4K0  
418 851-8888 - vlb2000@bellnet.ca



Venez nous rencontrer au Salon international du livre de Québec - Stand SOGIDES - 235